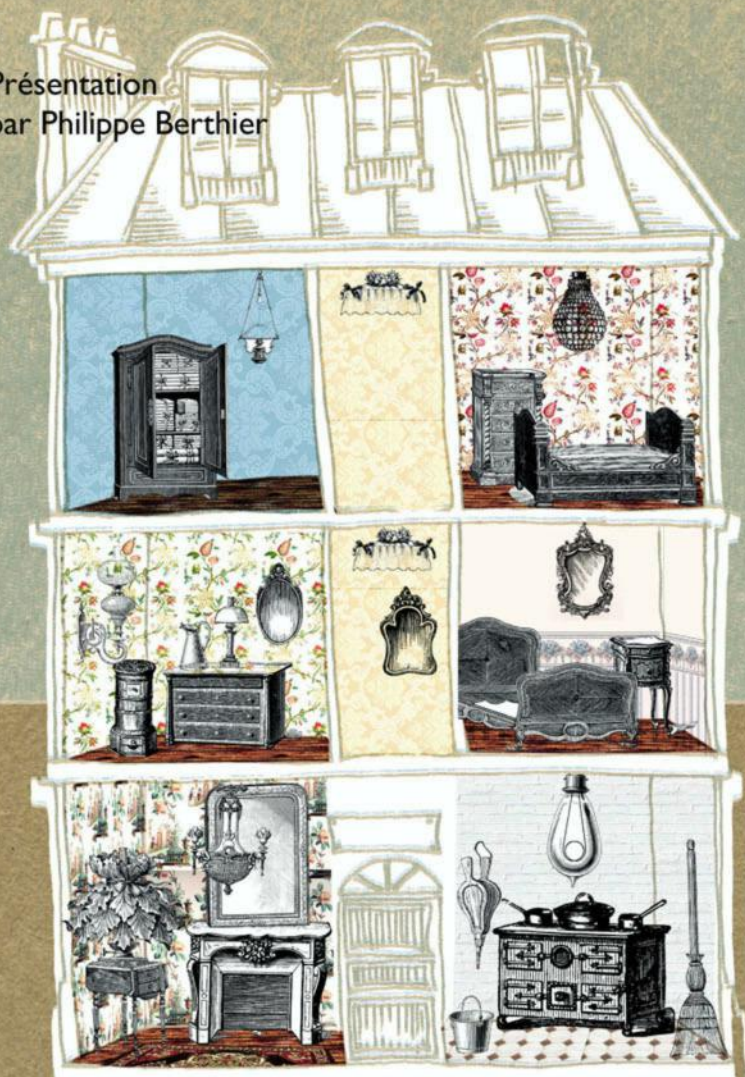


# Balzac

## Le Père Goriot

Présentation  
par Philippe Berthier



# BALZAC

## Le Père Goriot

« Un brave homme – pension bourgeoise, 600 francs de rente – s'étant dépouillé pour ses filles qui toutes deux ont 50 000 livres de rente, mourant comme un chien » : telle est l'indication que l'on peut lire dans l'album de Balzac qui contient le germe du *Père Goriot*.

Mais ce roman est bien autre chose que le récit d'une agonie. C'est l'« éducation sentimentale » de Rastignac, jeune provincial monté à Paris, son apprentissage de la vie, de la société et des hommes. C'est aussi le portrait d'une ville livrée au plaisir, où les « honnêtes gens » se déchirent entre eux. C'est enfin Vautrin qui, sous des dehors bon enfant, cache un visage démoniaque.

À l'image de la pension Vauquer, *Le Père Goriot* est un carrefour où se croisent les destins. Roman multiple, clef de voûte de la *Comédie humaine*, ce traité des passions n'ignore rien de ce qui est humain. Voilà pourquoi il n'a pas de morale.

Introduction, notes, anthologie critique  
et bibliographie mise à jour  
par Philippe Berthier

Chronologie par Nadine Satiat

Texte intégral

Illustration :  
Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion

## LE PÈRE GORIOT

*Du même auteur  
dans la même collection*

ANNETTE ET LE CRIMINEL.  
BÉATRIX (préface de Julien Gracq).  
CÉSAR BIROTTEAU.  
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU. — GAMBARA. — MASSIMILLA DONI.  
LES CHOUANS.  
LE COLONEL CHABERT.  
LE COLONEL CHABERT suivi de L'INTERDICTION.  
LE CONTRAT DE MARIAGE.  
LE COUSIN PONS.  
LA COUSINE BETTE.  
LE CURÉ DE TOURS. — LA GRENADIÈRE. — L'ILLUSTRE GAUDISSERT.  
LE CURÉ DE VILLAGE.  
LA DUCHESSE DE LANGEAIS.  
EUGÉNIE GRANDET (édition avec dossier).  
LA FEMME DE TRENTE ANS.  
FERRAGUS. — LA FILLE AUX YEUX D'OR.  
GOBSECK. — UNE DOUBLE FAMILLE.  
ILLUSIONS PERDUES.  
LE LYS DANS LA VALLÉE.  
LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE. — LE BAL DE SCEAUX. —  
LA VENDETTA. — LA BOURSE.  
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.  
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.  
NOUVELLES (*El Verdugo. — Un épisode sous la Terreur. — Adieu. —  
Une passion dans le désert. — Le Réquisitionnaire. — L'Auberge  
rouge. — Madame Firmiani. — Le Message. — La Bourse. —  
La Femme abandonnée. — La Grenadière. — Un drame au bord  
de la mer. — La Messe de l'athée. — Facino Cane. — Pierre  
Grassou. — Z. Marcas*).  
LES PAYSANS.  
LA PEAU DE CHAGRIN.  
PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE ANGLAISE.  
LE PÈRE GORIOT.  
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.  
PIERRETTE.  
LA RABOUILLEUSE.  
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.  
SARRASINE suivi de Michel Serres, L'HERMAPHRODITE.  
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES (nouvelle édition).  
UN DÉBUT DANS LA VIE.  
UNE FILLE D'ÈVE.  
LA VIEILLE FILLE. — LE CABINET DES ANTIQUES.

BALZAC

LE PÈRE GORIOT

*Introduction, notes, anthologie critique  
et bibliographie mise à jour (2006)*

*par*

Philippe BERTHIER

*Chronologie par* Nadine SATIAT

GF Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 1995.  
Édition mise à jour en 2006.  
ISBN : 978-2-08-127110-4

## **INTRODUCTION**

**Pour Gérard Bejjani.**





## LE FESTIN DES ARAIGNÉES

L'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas  
à quelqu'un qui n'en veut pas.

Lacan

Père et martyr, martyr parce que père, Goriot brille au firmament des figures mythiques comme l'incarnation du dévouement superlatif, de la dépossession absolue. Cet être purement oblatif, mis à mort par l'ingratitude de ceux (en l'occurrence celles) à qui il a tout donné, est explicitement présenté par Balzac comme un Christ dont l'amour inépuisable non seulement n'a pas été reconnu, mais lui a valu hostilité, abandon et la plus amère des agonies. Comme l'Autre, il est venu dans le (grand) monde, *et suae eum non receperunt*.

Cette lecture édifiante, qui suffirait à assurer au roman son succès auprès des cœurs sensibles et des âmes pieuses, éprises du sublime jusque (et surtout) dans ses échecs, ne résiste pourtant guère à un examen sans complaisance. Il ne s'agit pas de prendre systématiquement le contre-pied de l'interprétation traditionnelle, ni d'attaquer cette vache sacrée de la Paternité sacrificielle pour le plaisir de se singulariser, en prétendant, par exemple, que l'anti-Grandet parisien aime en réalité moins ses filles que l'avare saumu-

rois n'aime la sienne (cause qui pourtant pourrait fort bien se plaider), mais d'apporter des nuances, d'être attentif à des signes souvent négligés, de refuser un manichéisme trop commode et trop fade. *Le Père Goriot* est une œuvre implacable, qui, y compris en son personnage éponyme, ne laisse à peu près rien subsister des illusions auxquelles serait heureuse de se cramponner une vision « positive » et « idéaliste » du monde et de la vie, attachée à préserver un îlot de valeur(s) au sein d'un océan de non-sens. Ce serait fort rassurant sans doute, mais Balzac n'a cure de ces emplâtres lénifiants. Il débride les blessures morales et sociales, les fait béer à cru.

Qui est Goriot ? Un homme dont la fortune apparaît d'origine peu scrupuleuse pour le moins : il s'est enrichi en vendant sa farine en période de disette sous la Révolution, dans les conditions qu'on imagine aisément. Il n'y a assurément pas là de quoi délivrer des leçons de vertu. Dans la vie privée, tout s'est joué autour de la mort d'une épouse bien-aimée. Les événements ultérieurs prouvent surabondamment que le travail de deuil n'a jamais pu s'effectuer de manière normale. Brusquement orphelin d'une femme à laquelle il vouait un amour sans bornes, il reverse sur ses filles tout le potentiel affectif qu'il avait investi dans une conjugalité idolâtre, et il n'y aurait dans ce transfert rien que de très compréhensible et de très naturel, s'il ne s'opérait avec une intensité effrayante, « déraisonnable », et toute la fougue aveugle d'une décharge pulsionnelle, qui s'explique si l'on considère qu'en chérissant ses filles *à la folie* (et pour une fois l'expression reprend tout son sens), Goriot n'en finit pas de nier la disparition de sa moitié, il la ressuscite chaque jour. C'est donc moins pour elles-mêmes que pour leur défunte mère, et en définitive pour leur inconsolable père, que Delphine et Anastasie se voient l'objet de soins si extravagants : amour de substitution, qui s'augmente par la défection de celle qui en était la véritable destinataire. Que cet amour soit proprement *dévoiyé* est confirmé par de nombreux symp-

tômes, dont témoignent à leur manière (littéralement erronée, mais profondément clairvoyante) les pensionnaires Vauquer lorsque les visites féminines discrètement rendues au vermicellier leur font subodorer quelque intrigue galante : Goriot est soupçonné d'inconduite sénile, on lui prête des maîtresses qu'il n'a pas — et que pourtant il a bien : les prétendues « filles » qui le ruinent sont ses filles, croqueuses de diamants et tarifées comme les autres. Son comportement n'est pas d'un géniteur, mais d'un amant, il est chargé d'un désir qui, à travers la filiation, vise autre chose et lui demande ce qu'elle ne peut pas donner. Rastignac ne pourra s'empêcher de concevoir de la jalousie devant les enfantillages amoureux de Goriot, ses accès de gâtisme érotique, et cette réaction est grosse d'une vérité enfouie : le délire de générosité de ce père n'est peut-être au fond (ou : est peut-être aussi) la compensation transposée d'un partage sexuel devenu impossible et quêté malgré tout.

Avec tout ce que l'amour induit d'avidité possessive : s'il veut pousser Delphine dans les bras d'Eugène, c'est pour la conserver, pouvoir demeurer près d'elle. Balzac l'énonce sous forme d'axiome on ne peut plus net, et ne souffrant aucune exception : ce qu'on appelle pompeusement « les abîmes du cœur humain » (et la Paternité est bien l'un des plus vertigineux) ne recouvre en réalité que les mouvements de l'intérêt personnel, des calculs faits au profit de nos jouissances. Les passions vont toutes à leur assouvissement. Dans la surenchère d'enthousiasme dont Delphine est l'objet entre Goriot et Rastignac, c'est une naïveté de croire que la passion du père aurait la supériorité du désintéressement. En le traitant de « vieil égoïste », Mme Vauquer touche plus juste qu'elle ne le pense sans doute elle-même. Tout dévouement est paradoxalement dévouement à soi, au principe qui nous fait vivre ; fût-il placé en dehors de nous, il nous rabat toujours sur nous. Ostensiblement centrifuge, foncièrement centripète, cet homme livré aux autres ne cesse de parler de lui : mes filles sont à moi, c'est

moi qui les ai faites, si elles étaient encore petites j'en ferais ce que je voudrais. Cette victime enthousiaste du devoir paternel rappelle impérieusement ses droits, s'indigne de les voir ignorés. Au lieu de donner à fonds perdus, pour rien, il compte bien être payé de retour ; son fétichisme (tout ce qui a touché ses filles est aussitôt sacralisé), son masochisme (quelle volupté d'être piétiné par Elles !) s'avouent comme des arrhes sur un remboursement qui, malgré l'apparence, est inflexiblement exigé. La férocité avec laquelle il menace de s'en prendre à quiconque ferait du mal à ses trésors (il est prêt à tuer, guillotiner, brûler à petit feu, déchiqueter, dévorer...) en dit long sur la violence de son instinct de survie prédatrice et ogresque. Ce pélican est un vampire <sup>1</sup>.

L'aberrante éducation qu'il a dispensée à ces demoiselles, dont il reconnaîtra trop tard le mal-fondé, et dont le socle pédagogique, si l'on ose dire, consiste tout simplement à ne rien leur refuser, ne peut que préparer sa propre élimination. Il conviendra sur son lit de mort qu'en étant trop père, il n'a pas été père du tout : prêt à « s'avilir » pour Nasie et Fifine, livré à la « corruption » d'une irresponsable facilité, il a démissionné, renoncé à toute autorité et par là même privé ses filles de la ferme instance, du repère solide dont toute jeune personnalité a besoin pour pouvoir se constituer sainement. Dérégulé lui-même, ce maniaque qui, sous son abnégation, camoufle un impérialisme jamais repu, ne peut bien entendu que dérégler ses enfants, qui héritent non seulement de son argent, mais surtout de sa nature carnassière et perverse : de leur propre aveu, elles l'ont « égorgé ». Mais les parricides répétés dont elles se rendent coupables ont été en quelque sorte programmés par l'assassiné lui-même. Tout se passe comme si Goriot avait organisé son meurtre, armé ses bourrelles, par inconscience, défaillance fondamentale, incapacité d'endosser sans

1. Cf. l'article de Nicole Mozet, *Le Magazine littéraire*, juillet-août 1989.

équivoque le statut qui est le sien dans l'ordre familial. Ayant d'emblée tout mélangé dans le cadastre clair qui devrait assigner à chacun sa place et son rôle dans l'économie du désir (et dans l'économie tout court...), ce grand cannibale d'affection est lui-même logiquement bientôt cannibalisé. Etreignant Delphine, il ne peut que lui faire mal ; pleurant son père, celle-ci ne peut que penser : je serai laide au bal. Si, comme il le constatera finalement, ses filles auront été son « vice », celles-ci chassent de race et, à un amour scandaleusement mal entendu, ne pouvaient répondre que par une scandaleuse indifférence. Dans cette perspective, il est trop facile d'incriminer les gendres, boucs émissaires tout désignés, qui n'auraient rien de plus pressé que de détourner de leurs pères, après les avoir plumés, les filles qu'ils épousent. Delphine et Anastasie reprochent à Goriot de les avoir mal mariées. C'est injuste, évidemment : elles ont les maris qu'elles méritent, ceux qu'appellent les goûts que leur père a amoureuxment cajolés. Lorsque Balzac nous explique que Goriot, par ignorance et sentiment, est en révolte contre les lois sociales, il veut moins le dégrever de sa responsabilité (écrasante) que souligner ce qu'a d'anarchique en soi toute grande énergie libidinale ; et c'est bien en cela que, malgré tout ce qui les sépare, Goriot communique souterrainement avec Vautrin : pour ses filles, il braquerait une banque, risquerait le bagne, parce que, comme lui, c'est un « homme à passions ».

Quant à la comparaison récurrente avec Dieu, elle ne devrait tromper personne. En s'identifiant complètement avec lui, celui que Bianchon qualifie ironiquement de « Père éternel », mais qui est surtout un père abusif, soucieux d'occuper tout le terrain et de se rendre indispensable (c'est-à-dire odieux) par la profusion même de ses dons, oublie que l'amour divin est un amour en général discret, plein de tact et de patience, et par-dessus tout respectueux de l'autonomie de ceux à qui il se propose. L'amour de Goriot, accablant par son excès, et toujours proche du chan-

tage (Vois combien je t'aime ! Aime-moi autant, ou tu es un monstre), est à peu près le contraire. S'il a été « un dieu » pour ses filles, ce n'était pas un dieu libérateur. Les émouvantes exclamations visant à s'auto-ériger en Donateur indépassable (« Le cœur, tout est là ! ») occultent surtout le mauvais usage qu'il a fait d'une abondance affective mal régulée et mal orientée. Faut-il vraiment plaindre Goriot ? Il est évidemment pénible d'être considéré par ses filles comme une tache de cambouis maculant leur salon, mais il a tout fait pour être ce cambouis-là. Loin de trahir leur papa, Delphine et Anastasie restent parfaitement fidèles à son exemple, à ses leçons : puisqu'il s'est dégradé lui-même devant elles et pour elles, comment pourraient-elles lui rendre sa dignité ? Bien entendu, il n'est pas beau qu'Anastasie trouve puante la main de son père (celle-là même qui va signer l'endos qui la sauve) : mais à chacun ses passions. Nasie se ruine pour M. de Trailles. Goriot se ruine pour Nasie. Supplice, certes. Puissant assouvissement aussi. En imaginant de faire mourir le Père humilié dans une ultime illusion — « Mes anges ! » s'écrie-t-il, en saisissant les têtes d'Eugène et de Bianchon, qu'il prend pour celles de ses filles revenues à son chevet —, Balzac nous paraît moins lui accorder une grâce suprême qu'illustrer jusqu'au bout, et non sans cette note de grotesque dont s'accompagnent toujours les vraies tragédies, un radical et catastrophique fourvoiement.



Ne pas se fourvoyer, mais viser d'emblée au but sans dévier de la trajectoire (qui conduit d'un ruineux manoir des Charentes au cœur du triangle d'or du Faubourg Saint-Germain), c'est l'ambition de Rastignac, qui, malgré ses « langes encore tachés de vertu » (*dixit* Vautrin) et ses délicatesses de pied-tendre — rapidement endurci —, est bien décidé, et dès le début, à « pressurer la société ». Lui aussi s'ali-

mente des autres : la famille, là-bas, se saigne aux quatre veines pour donner toutes ses chances au brillant poulain sur lequel elle a tout misé. Avec ces sacrifices lointains, si pauvres, si utiles (au moins dans les débuts), et surtout si touchants, Balzac ménage une profondeur de résonance qui, jusque dans les moelles de la province profonde, fait vibrer les échos de la lutte menée à Paris par l'apprenti parvenu. Lequel, sans états d'âme excessifs, n'a qu'une hâte : se débarrasser de son pucelage moral (bien plus encombrant que le physique) pour entrer lui aussi dans la danse, prendre part au grand jeu, réclamer son lot de butin. Mère et sœurs, si aimantes, si pures, se privent du superflu, et presque du nécessaire, pour permettre à leur jeune pirate de monter à l'abordage des maisons opulentes, de faire la traite des femmes, de pêcher la fortune dans les flots tumultueux de la capitale. Il faut rendre à ces métaphores flibustières leur cynisme, leur mordant. Il est de bon ton de souligner, non sans émoi, la vulnérabilité d'Eugène, ses belles larmes de jeune homme. Mais ce sont là dernières loques d'une robe prétexte qu'il brûle d'enlever.

Comme il est doué, il ne lui faudra pas longtemps pour apprendre à déchiffrer et à parler « le Paris » (car Paris est une langue), à le maîtriser souverainement, pour en faire à la fois la cible et l'instrument de sa volonté de puissance. L'innocent sait admirablement manœuvrer. Il a beau repousser avec horreur (ou ce qui y ressemble) les maximes et combinaisons de Vautrin, rien n'en aura été perdu et. S'il refuse l'assassinat, c'est de justesse et il n'est guère regardant sur le choix de moyens moins expéditifs sans doute, mais qui ne valent pas beaucoup mieux au fond. Comme tout passionné selon Balzac, il est essentiellement jésuitique, et prompt à trouver avec sa conscience des accommodements. *Bildungsroman*, *Le Père Goriot*, bien entendu, et même l'un des plus forts qui soient, et il n'y a pas de doute que l'unité de l'œuvre, souvent mise en question, est là : dans les « initiations successives » d'un jeune homme à la vie, et à la vie contem-

poraine. Mais plutôt qu'à l'émouvant spectacle d'une chrysalide devenant papillon, nous assistons, comme dans un film *gore*, à la métamorphose maléfique d'un monstre naissant : le Chérubin a les dents longues (de plus en plus longues), de minute en minute il lui pousse griffes et crocs. Cet être intact, plein de bons sentiments, s'avère de la race des mantes religieuses : il ne fera aucun quartier.

Voyons-le, après quelques tâtonnements, jeter son dévolu sur Delphine de Nucingen, « mettre le mors » à sa bête. Aucun amour dans ce qui n'est d'abord expressément que calcul, comme au billard on médite un carambolage : gouverner cette femme, c'est gouverner son mari, avoir accès privilégié à l'un des plus superbes coffre-forts de la place, « faire sauter la banque », comme le dit crûment d'Ajuda —, comprenons : en sautant la banquière <sup>1</sup>. Cette « passion de commande », née non pas d'un quelconque entraînement, mais de l'analyse la plus *matter of fact* de la situation sur le terrain, s'arrangera bien sûr pour se déguiser sous de nobles, et risibles, auto-justifications (il l'aime parce qu'elle aime son père !), mais la gaze de ces draperies un peu trop transparentes ne saurait dissimuler l'obscénité du troc : de même que Nucingen permettra à sa femme de coucher avec Eugène pourvu qu'il puisse continuer à user de sa fortune pour spéculer en ruinant les pauvres, de même Eugène paie Delphine en lui procurant des satisfactions sexuelles qu'elle ignore et le sauf-conduit magique qui lui ouvrira les portes enchantées du Saint des Saints (l'hôtel de Beauséant) ; Delphine de son côté rétribue Eugène avec son corps et avec son argent ; Vautrin l'avait prédit : avec ses airs de vierge effarouchée, il finirait, lui aussi, par se faire entretenir comme un banal gigolo. Trafics en tous genres. Si quelque chose qui relève du cœur s'éveille en Eugène, ce sera seulement après la possession, dans la révéla-

1. Si l'on est révolté par cette vulgarité verbale, qu'on songe plutôt à la vulgarité bien pire, parce que *morale*, des enjeux dissimulés sous la brillance mondaine.



tion érotique partagée. Mais rien ne le sauvera de la profonde tristesse qu'il éprouve à se sentir acheté par Delphine, qui le munit des « armes de l'époque » : les corsaires ont remplacé les preux chevaliers. Il aime « égoïstement », nous dit Balzac. Mais l'adverbe est redondant. Dans le monde tel qu'il va, peut-on aimer autrement ?

Moins féminin que Lucien de Rubempré (avec qui Vautrin, dans *Illusions perdues* et *Splendeurs et misères des courtisanes*, essaiera de réussir ce qu'il a raté avec lui), Rastignac est tout autant que lui séductible par les blandices de la « vie exorbitante » qu'il découvre peu à peu ; il s'ouvre au luxe, dit Balzac, comme le dattier aux fécondantes poussières du printemps... La dramaturgie de la tentation joue à plein, mais malgré quelques épisodes renouvelés de l'antique (jusqu'à se croire poursuivi par les Erinnyes en plein Luxembourg), il tombera du côté où il penche dès l'origine, proie finalement consentante de la grande Loi du Désir, qui, aux yeux de Balzac, fait tourner à plein régime le moteur universel. *Libido agit molem* : épigraphe possible de *La Comédie humaine*. L'apologue du mandarin de la Chine reprend une fois de plus la réflexion chère au romancier sur l'énergétique passionnelle, à la fois pouvoir et dépense, achèvement ontologique et potlatch mortel : « Un désir est un fait entièrement accompli dans notre volonté avant de l'être extérieurement » (*Louis Lambert*). A chaque instant, pour parvenir à sa réalisation, le désir détruit, et la vie, le monde, ne sont rien d'autre que l'enchevêtrement infini de ces jets homicides. On ne peut être qu'en tuant et en se tuant.

Au *trivium* d'où partent les chemins de l'Obéissance, de la Lutte et de la Révolte, Eugène n'hésite pas longtemps. Il descend dans l'arène, et ne se retournera pas sur la tombe de Goriot. Désormais en possession de ses moyens, le nouveau condottiere se jette dans la seule bataille qui vaille aujourd'hui : celle de la domination au sein d'un système entièrement fondé sur l'argent. Commencer son affrontement avec

la Société (la majuscule est de Balzac, et sied à cette Hydre de la mythologie dix-neuviémiste) par... un dîner chez la femme d'un financier aux procédés douteux, grâce à qui on rêve d'accrocher des millions, et dont, treize ans plus tard, une fois les ardeurs physiques refroidies, on épousera la fille, en dit long sur l'état délabré des valeurs (autres que boursières). *Ad augusta per angusta*, soit. Mais qu'y a-t-il encore d'auguste dans les années 1820 ? On a souvent qualifié de « grandiose » le défi final. On pourrait plutôt se demander si parler de *grandiose moderne* ne relève pas de l'oxymore, et du plus détonant.

★

★ ★

Si le grandiose existe, il n'est pas à chercher parmi ceux qui ne se proposent que d'emboîter le pas au troupeau, d'aller à la soupe comme tout le monde (et c'est bien ce qu'à sa manière, sous la bravade, ambitionne Eugène : tirer parti de la machine, en acceptant son fonctionnement). Vautrin, lui aussi, veut profiter de la nature, ou plutôt de la dé-nature des choses dans le monde comme il va, mais parce qu'il la refuse, de toute sa « rancune contre l'état social » : et la seule grandeur possible peut-être, qu'Eugène lui-même finira par reconnaître, est dans le *non* sauvage opposé à l'imposture institutionnelle. Vautrin a un compte à régler. C'est déjà un héros de Genet, auréolé du nimbe noir de l'homosexualité et du bagne, un irrécupérable qui, sous ses dehors bonhommes d'« Hercule farceur », cache des gouffres de ressentiment. Dans son rejet sarcastique de la fausse morale régnante, sa violence révèle une exigence éthique insatisfaite qui, ne prenant pas son parti du désordre établi, a choisi de le bafouer de l'intérieur même. Par une ironie « hénaurme », il finira chef de la police, lui le déviant absolu... S'honorant d'être disciple de Rousseau, il proteste contre les « profondes déceptions du contrat social » ; sa révolte est réfléchie, théorisée : il se dresse

seul contre le système — si c'est être seul que de commander une confrérie clandestine de dix mille compagnons, épars dans le corps social comme autant de virus sournoisement occupés à le détruire —, et prêts à tout pour lui. Armée secrète d'exclus et de rebelles, en guerre contre l'injustice des lois.

Nul n'est plus moraliste que l'amoral Vautrin, raillant la relativité des critères qui font absoudre ou condamner selon qu'on a voiture ou qu'on se crotte, dénudant faux-semblants et alibis, décapant jusqu'à l'os, dénonçant cette gangrène qui prétend donner des leçons de santé. Au fond de tout, et qui explique tout, tire les ficelles du bal des pantins, l'*ultima ratio* en quoi se résume le Sens universel et hors de quoi il n'est point de salut : la pièce d'or qui s'élève au-dessus du monde comme la nouvelle hostie, étend ses rayons de Saint-Sacrement des temps d'après la Révolution. Guizot pourtant n'a pas encore lancé son mot d'ordre, et tous déjà se ruent pour participer au festin de Balthazar. Mais aucune Main invisible ne trace plus sur les murs des condamnations prophétiques. Vautrin n'anathématise pas au nom de l'eschatologie. Il n'erre pas dans Ninive en prédisant qu'elle sera détruite. Il a pris mesure du mensonge et du cynisme universels, et décide de les battre sur leur propre terrain, par un mensonge et un cynisme plus ravageurs encore. Si l'on veut être le maître des marionnettes, il faut entrer à fond dans la baraque, ne pas se contenter des bagatelles de la porte, d'un voyeurisme timoré à travers les trous. Vautrin embrasse l'ensemble du spectacle, prend à bras le corps tous ses ressorts cachés, se hausse jusqu'à la stature de régisseur intégral de la Vie dans sa réalité concrète, et non dans les images humanistes qu'on en donne pour masquer les poids et poulies qui la font mouvoir derrière les toiles peintes du décor.

Vautrin, en somme, *a compris*. Ayant compris, il désire faire comprendre. Sa pédérastie est aussi, dans la meilleure tradition attique, une pédagogie. Ayant rencontré un *kaloskagathos* en la personne d'Eugène, il

entreprend de le déniaiser dans tous les sens du terme : le mettre dans son lit bien sûr, mais aussi et peut-être surtout lui confier le mot de l'énigme (Vautrin est sans cesse comparé au Sphinx), lui dévoiler la règle du jeu, lui faire partager sa vision d'un monde complètement *désillusionné*, le faire grandir, l'accoucher à l'adultéité. Son grand Sermon sous les tilleuls (ses *Béatitudes* à lui) est un morceau d'anthologie où se laisse lire, infernalement inversé, un scénario délibérément anti-évangélique, explicitement contre-christique : Jacques Collin (dont les initiales ne sont pas innocentes, et qui lui aussi sera trahi) se fait « pêcheur d'homme » — il « ferre » littéralement Rastignac —, remet les clefs du seul royaume d'ici-bas à ce nouveau Pierre et nouveau Thomas dont il prend la main pour la placer lui-même dans son flanc ursin ; il se fait le prédicateur d'une Bonne Nouvelle aux accents d'autant plus sataniques qu'elle prétend se conformer aux impénétrables décrets d'une Providence absurde, tuant à tort et à travers et faisant triompher le chaos. Puisque tout est truqué, que seule est récompensée l'adresse à se débarbouiller, que l'essence gît entièrement dans l'apparence, qu'il n'y a ni principes ni règles, mais seulement événements et circonstances, il ne reste qu'à agir en conséquence, à observer les mailles par lesquelles on peut se faufiler à travers le réseau d'un code détraqué, avec les lurons capables comme lui de se mettre au-dessus des frieuses catégories du bien et du mal, telles que les définit le catéchisme mesquin et intéressé qu'on inculque aux bestiaux dont se compose l'écrasante majorité de l'espèce.

Et sans avoir la sottise de croire à quoi que ce soit : Talleyrand, avoué comme modèle, a méprisé assez l'humanité pour lui cracher autant de serments qu'elle lui en demandait. La force de Vautrin tient aussi à ce qu'il ne déclame pas, ne vitupère pas, ne monte pas sur ses grands chevaux pour stigmatiser déchéance et pourriture. Il enregistre : c'est comme ça, ça a toujours été comme ça, et ça ne sera jamais autrement.

## TABLE

<i>Introduction : Le Festin des araignées</i> .....	7
<i>Histoire du texte</i> .....	27
<b>LE PÈRE GORIOT</b> .....	29
<i>Notes</i> .....	315
<i>Anthologie critique</i> .....	333
<i>Orientation bibliographique</i> .....	349
<i>Chronologie</i> .....	353

**GF Flammarion**

---

09/08/148504-VIII-2009 – Impr. MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes.  
N° d'édition N.01EHPN000322.N001 – Mars 1996 – Printed in France.

Extrait de la publication